

Un soleil si bleu

Je ne l'ai pas vue tout de suite. Sans doute se fondait-elle dans le « paysage ». Paysage urbain d'une petite ville dont j'ai oublié le nom. Nous y faisons un plein de nourriture et d'eau avant de partir sur les pistes montagneuses. Rues sales, bruyantes, brûlantes, en continuuel mouvement : voitures, camions, vélos, piétons, chiens errants, ânes et même troupeaux de moutons en quête d'un bon repas sur un tas d'ordures.

L'une de ces rues menait au souk, les femmes portant d'énormes paniers, bébé dans le dos, caché sous le haïk, les hommes guidant ânes et mules avec leurs charrettes chargées de fruits et de légumes. L'odeur lourde du marché envahissait le quartier : parfum de menthe, de coriandre, d'épices, mais aussi de légumes pourrissants, de viande avariée, d'urine et d'eaux stagnantes. Une odeur très particulière, à la fois envoûtante et dérangeante. Peut-être juste l'odeur de la vie.

Et puis, tout comme les odeurs, les bruits éclataient alentour. Surtout les cris : cris des commerçants interpellant les chalands, cris des femmes marchandant les prix avec conviction, cris des bergers et des âniers n'hésitant pas à frapper les animaux pour les faire avancer, et puis cris des enfants, des ânes, des moutons, de la vie.

Alors, une torpeur bienheureuse m'envahit, comme chaque année lorsque nous nous replongions dans cette ambiance, symbole de vacances et de découvertes.

Mais, sous la terrible chaleur de midi au mois d'août, il était temps d'ouvrir vraiment les yeux, de les détourner de l'épicier affable et de ses amis nous racontant combien leur pays était beau, accueillant, les gens hospitaliers, chaleureux... Tout cela, je le savais déjà. Mais je savais aussi que dans ce pays « de rêve », où le soleil est si bleu, on est terriblement riche ou terriblement pauvre. Pas de milieu, ou si peu. Ainsi, la ville où nous nous trouvions appartient à trois ou quatre familles, terriblement riches, qui possèdent des quartiers entiers, donc immeubles, banques, cinémas, commerces...

Et à côté, les terriblement pauvres vivent avec des salaires de misère ou essayent tout juste de survivre en mendiant.

Et c'est à ce moment-là, un peu perdue dans mes pensées, que, regardant de l'autre côté de la rue, je l'aperçus. La foule qui se pressait sur le trottoir sembla soudain disparaître et je ne vis plus qu'elle. Tout de suite, je lui donnai un nom : Esméralda. Et des années après, lorsqu'elle s'immisce dans mes pensées, c'est toujours avec ce prénom un peu trop romanesque. D'ailleurs, possédait-elle ne serait-ce qu'un prénom ?

Elle avait (évidemment !) de très longs et brillants cheveux noirs. Je la voyais de profil et sa silhouette fine évoquait une adolescente ou une jeune femme. Son visage était caché, ses cheveux formant de part et d'autre un rideau opaque. Je ne me souviens pas bien de ses vêtements, mais ils étaient de couleur claire. Elle n'était pas voilée.